

Les larmes mouillent les touches qui, sous mes doigts, glissent, s'embrouillent les voyelles qui chahutent avec la ponctuation et les consonnes.

Bon j'arrête un moment.

Même le chat s'en est mêlé qui jamais ne vient sur mon pupitre et qui, cette fois, s'est posé sur le clavier pour faire tip-tap-top avec ses pattes sur les touches. Se sont imprimées des fantaisies et le chat suivait de ses yeux révolvers le curseur qui se déplaçait sur l'écran.

Avant lorsque l'on écrivait au stylo sur du papier blanc lorsque les larmes coulaient elles noyaient les mots, tachaient les lignes et il fallait froisser la feuille et la jeter encore une fois dans une corbeille en osier posée près du bureau. Et recommencer.

Aujourd'hui les larmes glissent entre les touches du clavier qui continue, froid, imperturbable, à aligner les mots pour que les phrases aient un sens, reproduisent un sentiment. Mes doigts sont mouillés et parfois dérapent encore sur la touche d'à côté et je fais marche arrière et le mot ou la lettre s'efface. Mais pas ma peine.

Je ne suis pas au fond d'un trou, je n'en vois pas.

Je suis au fond d'une vie que tu as vidée de son sens, de son essence ; cette espèce de carburant qui fait avancer l'homme : l'amour. Je n'en ai plus ou presque plus. Il a pourri en moi noyé par trop de larmes qui ne pouvaient plus couler. Et maintenant qu'elles se déversent il est trop tard je crois ; les racines ont pourri, elles ont moisie. Je me sens perdue, oubliée sur le bord d'un chemin qu'un jour tu as tracé plus loin le faisant zigzaguer.

Là où tu vas je ne suis pas.

Je ne hurle pas quoi que tu dises. Je pense que tu es profondément injuste, pervers, individualiste, perdu souvent. Parfois tu dois te dire que ce que tu fais n'est pas très beau, mais puisque ça a toujours été comme ça et que tu t'en sors plutôt bien, pourquoi changer ?

Tu te complais, semble-t-il, dans une forme de souffrance que tu fais, très involontairement c'est certain, subir à la femme avec qui tu vis, ponctuellement. C'est peut-être pour cela qu'il t'en faut plusieurs. Pour être tranquille quand tu arrives chez l'une pour ne plus voir la tête trop triste, trop fermée, parfois " méchante " -tu l'as dit hier en parlant de moi !!!

Je deviendrais méchante ! ??? ...méchante est le mot dont tu m'as qualifiée ! ?

Jamais depuis ma naissance quelqu'un ne l'avait dit et même pensé ! J'en suis quasi certaine !

" Méchante " parce qu'il restait un bout de fromage et que tu l'as mangé sans même demandé si je n'en voulais pas un tout petit morceau ? S'il ne restait qu'un fruit je le partagerais ! S'il ne restait qu'un bonbon je te l'offrirai s! Si, si, si... si tu savais comme tu m'as blessée ! Comme le coup de revenir de Corse :

" Uniquement parce que tu dois aller à l'hôpital de Monaco
" !!! Ah mais je ne t'ai jamais demandé de revenir ! Et c'est la deuxième fois que tu fais le coup : prétexter que je doive aller à l'hôpital pour justifier ton retour de Corse... et surtout... je ne dois, cette fois, même pas passer une nuit à l'hôpital ! Le train m'y conduit en moins d'une demi-heure ! C'est du grand n'importe quoi pour te prouver, à toi même, que tu es là quand « on » a besoin de toi ?

Mais ce n'est plus la peine de te fatiguer.

Plus la peine.

Et tu le sais bien.

Bientôt je ne serai plus.

Plus là ?

Plus celle-là.

Plus du tout dispo, souriante, prête à tout... Je m'enfonce un clou au fond du cœur pour le forcer à saigner un peu plus. Tu es le marteau qui enfonce ce clou !

Je m'attends chaque jour à ce que tu me dises : je m'en retourne... ailleurs... et que tu ne me proposes pas de t'accompagner. Ce ne sera pas pour une petite balade à pied au port, tu prendras le bateau, ton 4X4, ton chien et le chat et de Corse en Corrèze tu te déplaceras.

Ne te retourne plus.

Je n'y suis déjà plus.

Tu ne vois que mon ombre.

Et encore ! Elle passe parfois devant moi.

Je pourrais à force de volonté empêcher peut-être encore la déprime de s'installer. Mais voilà entre l'intention et la volonté il y a ce gouffre vers lequel je me penche à chaque pas. Je n'ai plus de volonté. Là, tout de suite, en l'écrivant je n'ai plus rien que ma carcasse qui me casse. Tu ne me parles pas, ou juste ces paroles alimentaires, comme si ton silence pouvait protéger cet état dépressif qui me ronge ; je voudrais être étourdie par des mots, tes paroles, mais tu ne les donnes pas ; à peine tu me regardes. Tu penses que cet état vient de moi et pourrait être accentué par l'attitude de l'une de mes belles-filles. C'est vrai. Mais pas seulement. D'un coup au bout quand même de 16 mois je m'aperçois que je ne suis pas faite pour la retraite ; que je m'ennuie à en chialer ; je pourrais aller visiter des musées, m'installer dans une salle de cinéma, chercher à intégrer une association. Mais je n'ai pas envie. Envie de rien. Ou plutôt envie de tendresse, tellement. Il manque aussi cette dimension à mon quotidien.

Je ne l'ai pas cette tendresse.

Personne ne me la donne. Ai-je donc l'air si absent, si froid, si distant, si dur, si " méchant " ?

Mais je vais quand même au cinéma ; quelque chose au fond de moi garde cette lucidité : sortir ! au sens propre comme au

sens figuré ; j'ai pris un abonnement à la cinémathèque ; je vais dans les musées, dans les galeries. J'ai la carte senior de la ville de Nice. Je me déplace à pied même si je souffre encore de la hanche. Parfois le tram.

Alors oui je me fais peur. Je suis presque tout le temps à regarder par la fenêtre le vide que laisse un 4e étage et je mesure les risques de plonger mais d'en sortir estropiée. Encore. En même temps c'est une solution : plonger dans le vide !

Mais ce jour-là je ne le savais pas vraiment.

Je vais mal.

Qui s'en soucie ?

Ce besoin d'écrire ne serait-ce que quelques lignes chaque jour ; comme si je pouvais confier à une page blanche le vide de mon âme. Comme si cette machine, mon ordinateur, pouvait éponger ce qui perle de mon cœur.

Je dors apaisée par des médicaments que je mélange entre chimiques et naturels à base de plantes. Ça ne m'ensuque pas. Mes nuits sont sans rêves. De quoi d'ailleurs pourrais-je bien rêver ?

Je ne parle presque pas. Je sens mon visage se crispier autant que la poitrine qui m'opprime. Cette envie toujours de pleurer. Mais à gros sanglots comme l'enfant qui s'entend pleurer des Boouououhhh ; comme si ma mère allait pouvoir me consoler et/ou mon père me dire comme il savait si bien le faire avec douceur : " eh ben ma poulette qu'est-ce qui t'arrive ? »

Mais ils ne sont plus là.

Je me suis dit l'autre jour que j'étais orpheline. Je n'y avais pas pensé.

C'est vrai.

Je ressens se creuser plus profondément ce mal être...

Quelques jours après cette dernière phrase.

Ça ne va toujours pas mieux en moi ; cette envie de partir, de tout plaquer, de rester, de me coucher sous la couette, de ne plus manger, ne plus me laver, de ne plus me lever, ne plus réagir. Cette angoisse qui parfois se cache et d'autres fois m'attrape à la gorge, dans la poitrine, dans le cœur ; cette envie de pleurer tout le temps. Cette distance entre toi et moi que tu favorises ou, en tout cas, que tu ne cherches pas à supprimer ; jamais un mot comme : " comment vas-tu ? " non - rien - tu attends sans attendre. Tu passes. Tu es là mais tu n'y es pas. Moi non plus d'ailleurs.

Alors que faire ? Qui peut me le dire ?

Au juste ! Sais-tu comme je vais mal ?

En même temps c'est curieux je reçois plein de « spams » dans mon smartphone de médiums, de voyances, d'horoscopes... je ne demande rien et je reçois des messages qui, à la fin de la énième page, réclament moyennant paiement d'une somme dérisoire le bonheur, la richesse, le retour de l'être aimé ! Le destin ! La conquête de soi ! Grâce à des cartes, des symboles.

Du n'importe quoi auquel parfois j'aimerais pourtant croire et m'accrocher.

C'est un peu dangereux de s'accrocher à n'importe quoi sous prétexte que rien ne nous retient ici ou ailleurs.

C'est un peu le problème, me semble-t-il de ces jeunes décrocheurs du système scolaire qui, désœuvrés, cliquent sur les sites islamistes, djihadistes et s'épanouissent en se perdant dans des engagements religieux, guerriers, meurtriers au risque de se perdre définitivement. Qui peut les protéger ?

Le temps a passé depuis le dernier paragraphe ; je suis allée à Paris et me suis plantée en beauté avec la compagne de mon dernier fils à qui j'ai fini par dire tout haut (à la mère de mes deux derniers petits-enfants), ce que plusieurs pensent : « tu m'emmerdes ! »

Oupsssss ! Ça n'a pas loupé : je suis maintenant interdite de visite ! Je n'ai donc pas pu voir mon petit-fils pour son anniversaire, il a eu : 2 ans ! Un aller-retour inutile sauf pour revoir mes autres fils et ma sœur.

Du coup je sens que je n'ai plus les moyens (le luxe) de me laisser glisser dans la déprime.

Être déprimé deviendrait presque un confort ou un refuge ; je m'en explique : se retrancher derrière cette maladie pour justifier ses états d'âme ? Mais c'est facile de glisser, vraiment. Se laisser emporter par l'angoisse, le stress, se replier... Je ne veux pas ! Ne le veux plus. Je sens bien la facilité à se laisser porter par les vagues de la dépression qui, comme une spirale, entraînent tout au fond d'un abîme. Comme si cela donnait des alibis, des raisons d'être mal : se laisser glisser dans la dépression.

J'ai senti le point à ne pas dépasser dans cette auto-contemplation du mal être.

« Marche ou crève ! »

Quand j'y repense je me dis qu'effectivement il est plus facile (!) de se laisser glisser dans un état dépressif plutôt que d'affronter de face une situation, aussi délicate soit-elle.

Il faut puiser en soi la force -et le corps et le cœur en ont vraiment...- mais il faut aller les y chercher ! **Pour lutter.**

Pour soi.

Pour se reconquérir.

Survivre pour lutter.

Affronter. Même si le sens nous en échappe encore.

Rompre c'est peut-être une conquête ???